

parties. J'apporte de mon côté un nom, une position à la cour, j'ai droit à des compensations, vous y songerez ; cette note que je vous laisse vous fera connaître à peu près ce que je désire ; arrangez cela en termes de basoche et de manière à ne point trop effaroucher Mme de Solange ; votre projet de contrat rédigé, le duc de Lussac, qui s'est entremis dans cette affaire, le lui portera, et si les clauses lui conviennent, je me ferai présenter à la petite, que l'on dit fort passable.

—Vous ne l'avez point encore vue ?

—Non, je veux savoir avant tout si nous pouvons nous entendre ; un mariage est chose grave, et l'on ne doit point s'engager à la légère. Tout votre avenir peut dépendre d'un bon ou d'un mauvais contrat ; quant à la femme, on a toujours le temps de la connaître. Voyez donc, Durocher, à prendre mes intérêts et à les bien assurer.

—J'y mettrai mes soins.

—Tâchez que tout soit prêt pour demain.

—Je doute que je le puisse, monsieur le comte, il y aura des recherches à faire, des titres à consulter.

—N'avez-vous point l'aide de Jérôme Bouvart, votre clerc, que vous dites aussi habile que vous ?

—C'était la vérité, M. le comte, mais depuis quelques mois Jérôme n'est plus le même.

—Comment ! Se dérangerait-il ?

—Je ne sais, mais il est devenu pâle et muet comme un trappiste, et son esprit semble toujours en voyage.

—Le drôle est amoureux, dit M. de Lanoy en essayant sa poudre devant un petit miroir accroché au mur.

—Je l'ai pensé tant que j'ai vu ses fréquentes visites à sa cousine chez les dames de la Visitation ; mais depuis deux mois il y retourne à peine.

—N'importe, Durocher, reprit le comte ; il faut que vous fassiez diligence ; je veux finir cette affaire... maître ; je n'ai pas besoin de vous recommander la discrétion.

—M. le comte ne soupçonne point mon intelligence et il connaît mon zèle.

—Fort bien. Vous serez content de moi.

A ces mots, M. de Lanoy salua de la main avec cette familiarité impertinente qui constituait, à cette époque, les bonnes manières, s'avança vers la porte, que le notaire lui ouvrit respectueusement, et disparut en fredonnant dans l'escalier tortueux.

II.

Le siècle de Louis XIV apparaît seul, au premier abord, dans Versailles ; palais, jardins,

places ; rues, boulevards, tout semble marqué du même cachet de despotique splendeur. Partout éclate cette volonté inflexible du grand roi ramenant toute chose à la ligne droite et soumettant la création à la même étiquette que sa cour. Pour trouver la France du siècle suivant, il faut chercher dans les lieux écartés où se cachent les hôtels à frontons sculptés en guirlande, les petites maisons à portes dérobées au-dessus desquelles s'entrelacent des amours, les jardins à longues tonnelles et à charmilles obscures que garde une statue de femme. C'est là que la société de Louis XV, fatiguée de l'éclat symétrique du règne précédent, vint cacher ses vices entre cour et jardin, non par pudeur, mais par sensualité, car le 18e siècle fut avant tout une époque de jouissance n'appuyant sur rien, jouant avec tout et préparant sa propre mine avec la voluptueuse frivolité de Sardanapale arrangeant son bûcher.

Or, c'est dans un de ces hôtels à l'ère *Pompadour* que nous devons transporter le lecteur. Récemment bâti au fond de la ruelle Montbauron, le pavillon de Mme de Solange avait toute la richesse mesquine et toutes les grâces affectées de l'époque. On y arrivait par une cour étroite sur laquelle s'ouvrait une porte latérale servant d'entrée. La façade, que l'on ne pouvait apercevoir du dehors, donnait sur une terrasse bordée de caisses d'orangers et sur un parterre presque uniquement garni de tulipes et d'hortensias. Le reste du jardin était divisé en étroites plates-bandes, encadrées de sauge, de lavande ou de romarin. Au milieu s'élevait un cadran solaire de marbre blanc, et çà et là quelques statues montraient leurs têtes par-dessus les buissons taillés en gobelets. Deux allées de tilleuls plantées aux deux pignons conduisaient à un vaste berceau de vignes et de chèvrefeuille sous lequel Mme de Solange recevait quelquefois ses visites en été.

Au moment où commence notre histoire, un vieillard et une jeune fille s'y trouvaient seuls assis. Le vieillard portait un costume de ville d'une élégance presque coquette. Ses cheveux, soigneusement crépés, étaient recouverts d'un léger nuage de poudre ; une tabatière d'émail sortait à demi d'une des poches de sa veste brodée ; ses bas de soie bien tirés étaient retenus par une boucle d'or ciselé, et deux roses d'un grand prix étincelaient à chacune de ses mains.

Mais ce luxe ne servait qu'à rendre sa décrépitude plus visible. Son visage avait non point cette teinte chaude et tannée, dernière fraîcheur du vieillard, mais une pâleur blafarde qui était à ses rides leurs ombres et leur donnait un aspect maladif ; ses lèvres toujours ent'ouvertes étaient agitées d'un tremblement nerveux, et ses yeux